

Dernière révision:

\*

Languedoc

S. E.S.

Roussillon

07/01/01

[page d'accueil](#)[nouveautés](#)[plan du site](#)[nous écrire](#)[boite à outils](#)

# Préface

Aux efforts de rigueur intellectuelle que nécessite toute enquête sociologique, s'ajoute parfois une difficulté morale à prendre de la distance envers son objet de recherche, lorsque celui-ci est une population éprouvée et que les enquêteurs en font eux-mêmes partie. Ce fut le cas pour René Domergue et ses élèves quand ils eurent le courage d'entreprendre, quelques jours seulement après la catastrophe, alors que tout le monde était encore sous le choc, une enquête sur le nombre de victimes causées par l'inondation de Nîmes, le 3 octobre 1988.

Il s'agissait alors d'étudier une *rumeur au sens premier du mot*, c'est-à-dire des *informations non vérifiées*, de source non officielle, circulant parmi la population. Selon ces "bruits", le nombre réel de morts était considérablement supérieur au chiffre officiel qu'annonçaient les autorités. A l'issue de cette enquête, René Domergue et ses élèves ont été convaincus qu'ils avaient eu affaire à une *rumeur au sens second du mot*, à savoir des *informations fausses*, dont la naissance et la diffusion obéissent à des mécanismes étudiés depuis une cinquantaine d'années par la psychosociologie des rumeurs.

## Une enquête *in vivo*

Ces études menées "à chaud", *in vivo*, au moment même où circulent les rumeurs, sont extrêmement précieuses. Elles fixent ces "paroles qui s'envolent" et les recueillent quand il en est encore temps, avant que les gens n'oublient ou se rétractent. Elles identifient sociologiquement les diffuseurs des rumeurs et les interrogent sur leurs raisons de croire. Cette recherche sur *La Rumeur de Nîmes* s'inscrit dans la droite ligne du célèbre travail d'Edgar Morin, *La Rumeur d'Orléans*, qui étudia "à chaud" en 1969 les allégations prétendant que des jeunes filles disparaissaient dans des magasins de vêtements féminins tenus par des juifs, afin d'alimenter un réseau de traite des Blanches. René Domergue et ses élèves ont parfaitement pratiqué cette "sociologie événementielle", cette "sociologie du présent", prônée par Edgar Morin.

Il faut aussi souligner le grand intérêt que présente la répétition de l'enquête dans le temps : octobre 1988, puis un an après (1989), puis dix ans après (1998). On peut ainsi observer l'évolution de la rumeur. Comme l'inondation elle-même, la rumeur a connu une phase d'*envahissement* – où presque tous pensaient que le nombre de noyés était très élevé –, puis une phase de *reflux* – où le nombre de morts faisait l'objet de discussions et de controverses –, enfin une phase de *sédimentation*, quand la rumeur ne circule plus et se cristallise en une *croyance* (en 1998, 20 % des Nîmois affirment ne pas croire au chiffre officiel) ou une *quasi-croyance* (32 % doutent de la véracité du chiffre officiel). Par la prise en compte de la dimension temporelle, l'enquête touche à la problématique de la *mémoire collective*, c'est-à-dire la construction sociale des souvenirs d'un événement par un groupe. Sur ce plan, les réponses aux questions concernant

l'éventualité d'une commémoration de la catastrophe, dix ans après, sont très intéressantes.

### **Un mécanisme type des rumeurs : l'exagération**

La rumeur de Nîmes est exemplaire d'un mécanisme type de déformation du réel : l'*amplification*. Depuis fort longtemps, les spécialistes des rumeurs et des légendes ont identifié ce mécanisme : que ce soit sous le nom de "mégalosie" – ou tendance au grossissement – chez le folkloriste italien Benigni, ou d'"accentuation" (en l'occurrence "accentuation numérique") pour les psychologues américains Allport et Postman, ou encore d'"intensification" chez le psychosociologue français Michel-Louis Rouquette.

Les rumeurs en temps de guerre fournissent des exemples caractéristiques de la tendance à l'exagération des pertes. Après l'agression japonaise contre Pearl Harbor, le 7 décembre 1942, le chiffre officiel des pertes américaines en navires et en hommes ne fut pas accepté par la population des Etats-Unis. *"On disait que la flotte américaine avait été anéantie, que Washington n'osait pas annoncer l'étendue des dommages subis, que les îles Hawaïi étaient tombées aux mains des Japonais. Devant l'ampleur de ces rumeurs, le Président Roosevelt considéra nécessaire de faire le 23 février 1943 un discours radiodiffusé au cours duquel il démentit formellement les bruits qui couraient et confirma l'exactitude du rapport officiel concernant les pertes subies."* Allport et Postman menèrent "à chaud" une enquête sur la rumeur chez les étudiants, avant et après le discours de Roosevelt. *"Le 20 février [...], nous avons demandé à environ 200 étudiants de collèges américains s'ils estimaient les pertes subies à Pearl Harbor comme étant 'plus grandes', 'beaucoup plus grandes' ou 'pas plus grandes' que ne le déclarait le rapport officiel Knox. 68 % des étudiants avaient accordé aux rumeurs plus de crédit qu'au rapport officiel et estimaient que les pertes subies étaient 'plus grandes' ou 'beaucoup plus grandes' que ne l'admettait Washington. Le Président prononça son discours le 23 février, et deux jours plus tard la même question fut posée à un groupe équivalent d'étudiants. Parmi les étudiants qui n'avaient ni lu ni entendu le discours du Président, la même proportion de deux tiers se fiaient encore à la rumeur publique ; cependant, parmi le restant, la proportion avait diminué de 24 %. Il faut noter que, malgré les efforts entrepris par la plus haute autorité du pays pour apaiser l'angoisse de la population, environ 44 % des étudiants questionnés avaient été trop profondément touchés par l'événement et par les rumeurs s'y attachant pour s'en trouver rassurés."*

L'esprit humain est ainsi fait que les catastrophes paraissent toujours plus sombres, et les victoires toujours plus éclatantes, qu'elles ne sont dans la réalité.

Mais cette propension universelle de l'esprit humain ne suffit pas à expliquer la rumeur. Quelle fonction remplit-elle, quelles significations porte-t-elle, pour que des individus y soient si fortement attachés ?

### **Les causes profondes de la rumeur de Nîmes**

Pour Allport et Postman, une rumeur naît quand un événement possède deux caractéristiques : l'*importance* et l'*ambiguïté*. L'affaire de Pearl Harbor était d'une grande importance – c'était la première agression militaire contre les Etats-Unis – et aussi d'une grande ambiguïté, car personne ne semblait connaître l'ampleur exacte de l'attaque, ni celle des pertes, ni les conséquences de

cette défaite (entrée en guerre ou non des Etats-Unis). De même, la catastrophe de Nîmes remplit bien ces deux conditions : l'événement est très important et le nombre de morts est imprécis (possibilité de morts encore non recensés, problème des disparus, cas des sauveteurs décédés dans l'accident d'hélicoptère...).

La rumeur de Nîmes s'explique psychologiquement par le grand *décalage* entre l'importance émotionnelle de la catastrophe et le faible nombre des victimes. L'inondation a été vécue – et elle a été relatée ainsi par les médias – comme un cataclysme pompéien. Nîmes l'antique, Nîmes la Romaine, était dévastée par un flot boueux analogue au déluge de feu et de cendres qui engloutit Pompéi. Le nombre de sinistrés se montait à 50 000 personnes et les dégâts matériels étaient estimés à 4,5 milliards de francs. Mais, paradoxalement, il n'y avait "que" 9 noyés ! L'imaginaire collectif a comblé cet écart entre l'ampleur de la catastrophe et le faible nombre des victimes en augmentant le nombre de morts. On comparera avec l'inondation du Grand-Bornand en juillet 1987 (21 morts dans un camping) ou celle de Vaison-la-Romaine en septembre 1992 (37 morts), dont les pertes en vies humaines ont été plus lourdes mais l'impact médiatique plus modeste que pour Nîmes.

Tout se passe comme si l'événement ayant été très rapide – quelques heures – les comportements de *panique collective*, qui permettent d'exprimer et de défuler la peur, n'ont pas eu le temps de se mettre en place. Dès lors, la rumeur d'un grand nombre de morts est une sorte de panique froide, après coup, qui prend la forme d'une représentation mentale. Nous rejoignons ici les remarques pertinentes du psychanalyste Claude Heinrich (voir Annexe 1) qui voit dans la rumeur une compensation à l'absence de travail de deuil dont la population a été frustrée : "*Le retour express à la normale a peut-être empêché le travail de deuil. Il se peut que la toute-puissance de la solidarité, la médiatisation intempestive aient eu pour conséquence de colmater trop vite une blessure qui laissera alors une 'vilaine' cicatrice : la rumeur. [...] Dans des catastrophes à grand nombre de victimes il y a, parallèlement à la reconstruction matérielle, une organisation très ritualisée du deuil : regroupement dans des chapelles ardentes, célébrations d'offices, parfois deuil national. Or, à Nîmes, cela n'avait pas de sens car, malgré l'ampleur du désastre, il y eut très peu de victimes. C'est ce paradoxe qui est peut-être aussi une des causes de la rumeur et de sa persistance.*"

Ce n'est sans doute pas un hasard si les rumeurs, les pseudo-événements et les anecdotes liées à l'inondation de Nîmes expriment souvent le thème d'une *confusion avec le monde des morts* : les vivants sont engloutis sous terre (aspiration dans une bouche d'égout) tandis que les habitants des lieux souterrains émergent à la surface (les rats font leur apparition, les cercueils du cimetière protestant sont déterrés par les flots). Le comble est atteint dans cette anecdote d'un professeur du lycée Montaury que la rumeur prétendait mort et que les gens effarés rencontrent, bien vivant !

### **Rumeur et légendes**

L'enquête de René Domergue montre également fort bien la complémentarité entre la *rumeur* – qui est de l'ordre d'une information, d'une idée, d'une croyance : on nous cache le nombre réel de morts – et les *légendes*, c'est-à-dire les micro-récits de pseudo-événements qui sont racontés comme des preuves du bien-fondé de la rumeur : les cars engloutis avec leurs passagers ; les voitures qu'on ne remonte qu'à la nuit tombée, pour dissimuler les cadavres ; les enfants dévorés par les rats, etc. Beaucoup de ces histoires possèdent le caractère *insolite et invraisemblable* propre aux légendes urbaines : ainsi l'anecdote des voitures que l'on remettait à l'eau avec un

ballon si elles contenaient des cadavres (s'agit-il d'un ballon-marqueur, comme ceux qui signalent la présence d'un plongeur en mer ?). Les pseudo-événements évoquent souvent des situations extrêmes, des *combles* : par exemple un car englouti dans les jardins de la Fontaine transportait des handicapés.

Suivant un phénomène classique, plusieurs pseudo-événements ont pour origine des mauvaises interprétations de faits réels : ainsi, il est vrai que les rats ont fui les égouts inondés, mais aucun enfant n'a été dévoré ou attaqué par les rongeurs ; ainsi encore, les personnes qui ont vu des entassements de cercueils les jours suivant l'inondation ont cru qu'il s'agissait des corps des victimes, alors que ces cercueils contenaient des morts anciens (cimetière protestant) ou étaient tout simplement vides mais avaient été amenés pour faire face à un bilan éventuellement plus tragique.

### **Le thème de la conspiration**

La rumeur de Nîmes se compose en réalité de deux énoncés : "le nombre de morts est plus élevé que le chiffre officiel" et "les autorités dissimulent le chiffre réel". Cette seconde dimension de la rumeur correspond à un thème important de l'imaginaire collectif : nos dirigeants nous cachent la vérité. Une mythologie contemporaine comme celle des OVNI ou "soucoupes volantes" est imprégnée de ce thème. Dans une enquête de 1982, nous avons observé que 41 % de la population montpelliéraine pensent que les gouvernements cachent au public des informations sur les OVNI. Comme pour la rumeur de Nîmes, les personnes interrogées expliquent que les autorités dissimulent la vérité pour éviter des paniques. Selon un sondage IFOP/*Evénement du jeudi* de juillet 1998, 32 % des Français estiment qu'on nous cache l'existence des extraterrestres. Dans le monde moderne où règnent les idéaux du tout-communication et de la transparence, l'idée d'un *black-out*, d'une censure de l'information, d'un secret d'Etat ou, pire, d'une conspiration mondiale du silence, est devenue intolérable. En même temps, elle exerce une fascination et transforme en héros ceux qui, contre le mensonge officiel, clament la vérité. Le succès de la série de science-fiction *X-Files* – "*la vérité est ailleurs*" – repose en partie sur cette mythologie conspirationniste. Les colporteurs de la rumeur de Nîmes se sentaient valorisés parce qu'ils étaient persuadés d'en savoir plus et qu'ils pouvaient dénoncer un mensonge et dire la vérité aux gens. C'est pourquoi les sources probables de la rumeur furent des "experts de la sécurité" – pompiers, infirmières... –, fortement impliqués dans l'événement et socialement ni trop proches des autorités, ni trop éloignés. C'est pourquoi aussi les personnes qui adhèrent le plus à la rumeur – les jeunes et les classes populaires – sont précisément celles qui sont le plus éloignées des sphères dirigeantes.

L'adhésion à une croyance entraîne des interprétations orientées de la réalité. Ainsi, quoi que fassent les autorités, les croyants en la rumeur seront confortés dans leur opinion : si les autorités se taisent, c'est pour dissimuler la réalité ; si elles parlent, c'est pour mentir ; et si, comme l'écrit René Domergue, "*un chef de service dit à un fonctionnaire que, faute de preuves, il ferait mieux de se taire au lieu de répandre la rumeur*" (p. 26), on en déduira que les autorités font pression sur les agents de la fonction publique pour les empêcher de dire la vérité !

### **Rumeurs roses et contre-rumeur**

En marge des rumeurs noires, quelques *rumeurs roses*, au contenu optimiste, ont circulé. Ainsi la

*contre-rumeur* – c'est-à-dire la rumeur inverse – selon laquelle il y aurait eu *moins* de morts que le chiffre officiel ! Rumeur difficilement explicable : le fait qu'elle provienne parfois du même milieu d'"experts" cité plus haut inclinerait à penser que, pour ceux-ci, l'important est de conserver une position dominante en "sachant des choses" – quelles qu'elles soient – que les autres ne savent pas. Cette contre-rumeur reste d'ailleurs extrêmement minoritaire : 9 personnes sur 2 050 interrogées, soit 0,4 %. Il y eut aussi cette rumeur rose, parfois diffusée par les médias, suivant laquelle les victimes de Nîmes seraient systématiquement indemnisées. Cette rumeur – qui ne fait pas l'objet de l'enquête menée par René Domergue – est fautive, malheureusement pour les sinistrés. En effet, l'indemnisation d'une victime de catastrophe naturelle n'est applicable que si l'assuré a souscrit l'extension "dommages" de son assurance.

### **Distance psychologique et distance géographique à l'événement**

La croyance en un nombre élevé de noyés semble paradoxalement moins forte dans les quartiers du centre ville, pourtant plus touchés, que dans la périphérie nîmoise. Bien que ce phénomène ne se confirme pas pour certains quartiers, on peut le rapprocher globalement de ce qu'a observé la sociologue Françoise Zonabend dans son étude sur la peur des accidents nucléaires : les habitants les plus proches de l'usine de retraitement des déchets atomiques de la Hague, dans le Cotentin, ont moins peur que les habitants des zones plus éloignées. La sociologue explique cela par des mécanismes de rééquilibrage psychologique : si les habitants des zones exposées craignaient des accidents nucléaires, ils seraient dans un état de stress permanent et insupportable, ils minimisent donc leur estimation des risques ; quant aux habitants des zones éloignées, l'idée d'une catastrophe nucléaire possible est compensée par le sentiment d'une forte probabilité de survie en raison de leur éloignement de l'usine. Peut-être les Nîmois les plus touchés – et qui désirent demeurer là où ils sont – inclinent-ils tout naturellement à admettre un faible bilan de pertes humaines lors de l'inondation passée... et dans l'éventualité d'une inondation future.

Il serait intéressant d'enquêter sur la connaissance du nombre de morts de l'inondation de Nîmes auprès de populations éloignées. Que pensent les Lyonnais, les Parisiens, les Lillois ? Il y a fort à parier que pour eux, surtout s'ils ne connaissent pas le chiffre officiel, le nombre de morts doit être plus élevé. L'image médiatique de la ville méridionale catastrophée jouera pleinement. Même les médias se trompent, puisqu'on peut lire par exemple dans *Science et Vie Junior* (n° 16, juin 1990, p. 90) : "*Les sauveteurs dénombrent une quinzaine de victimes.*"

### **La vertu thérapeutique de l'enquête sociologique**

A côté de son intérêt scientifique, ce n'est pas le moindre des mérites des enquêtes dirigées par René Domergue que d'avoir obligé les Nîmois, sous la juvénile pression des lycéens de la ville, à réfléchir sur les informations qui ont circulé aux lendemains de la catastrophe. Les colporteurs de rumeurs ont été "*cuisinés*", certes avec ménagement, mais avec pour résultat que des gens ont pris conscience de l'inexistence de cet "ami d'un ami" – l'ADUA, suivant le sigle que Véronique Campion-Vincent et moi-même avons adapté de l'anglais *FOAF* (*friend of a friend*) –, cet insaisissable témoin ou protagoniste d'un prétendu événement. En obligeant la ville à *penser* la catastrophe, cette enquête l'a peut-être aidée à *panser* ses plaies. C'est dire que le travail de René Domergue et de ses élèves est aussi une précieuse contribution à une *sociologie des catastrophes*, dont des travaux récents ont montré l'importance.

**Jean-Bruno Renard**